

Réaction à la journée d'étude du LCP sur Événement et Médias ("La démocratie technique à l'épreuve de l'événement dramatique")

Journée d'étude très intéressante qui suscite réflexion dont voici quelques éléments.

Dayan a proposé de distinguer le *happening* comme un pseudo-événement, monde instable, de turbulence et de vacillement qui suscite la question : "qu'est-ce qui se passe ?", et l'*event* comme événement réel, se stabilisant et tentant de contenir le vacillement qui suscite une réponse en trois temps : *nomination* performative (je déclare), *représentation* en puisant dans mémoire et *définition* ("qui sommes-nous ?"). Très bonne distinction qui mérite une précision du fait que les chercheurs qu'il a cités pour la justifier sont exclusivement nord-américains.

Dans les années 70 apparaissait un numéro de la revue *Communication* (18, 1972) intitulé *l'Événement*, et Edgar Morin l'inaugurait en déclarant "Le retour de l'événement". Il s'agissait alors de passer en revue et confronter les différents points de vue des sciences humaines et sociales avec ceux de la physique, de la biologie, de la cognition neuronale. Points de vue extrêmement différents, mais dont au total on voyait poindre que l'événement ne pouvait être pris dans sa réalité ontologique et que décider son existence passait par un système d'interprétation.

Puis, le structuralisme s'atténuant et la philosophie phénoménologique et herméneutique revenant à la charge (Ricœur et "les trois mimesis"), se repose dans les années 90 la question de savoir s'il y a convergence entre les points de vue sociologique, anthropologique, historique et langagier. Cela donna lieu à une publication de l'EHESS dans la collection "Raisons Pratiques" intitulée *L'événement en perspective*. Apparaît alors clairement la distinction entre l'événement à l'état brut et l'événement dit réel. D'une part, l'événement en tant que *surgissement* de quelque chose qui modifie un état du monde, qui crée du désordre par rapport à un état antérieur mais qui ne signifie pas (comme la pierre encastrée dans la roche avant qu'elle devienne diamant). D'autre part, l'événement *construit* par un système de signification qui le travaille, le fait s'insérer dans un champ d'intelligibilité et lui donne sens (la pierre devenue diamant) : «d'abord, quelque chose arrive, éclate, déchire un ordre déjà établi ; puis une impérieuse demande de sens se fait entendre, comme une exigence de mise en ordre ; finalement l'événement n'est pas simplement rappelé à l'ordre mais, en quelque façon qui reste à penser, il est reconnu, honoré et exalté comme crête de sens» (Ricœur)¹

On voit donc que l'opposition entre un événement qui serait de l'ordre du "cru" et l'événement de l'ordre du "cuit" était déjà en place dans les années 90.

Événement médiatique

Ce sont ces études qui m'ont inspirées pour définir dans mon livre *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, l'événement médiatique : «Ce n'est donc pas tant l'événement en tant que tel qui intéresse une discipline du sens, que ce que l'on appellera le *processus d'événementialisation* dont il convient de préciser les conditions de repérage. Pour qu'un événement puisse être repéré, il faut que se produise une *modification* dans l'état du monde phénoménal génératrice d'un état de déséquilibre, que cette modification soit *perçue* par des sujets (ou que ceux-ci jugent qu'il y a eu modification) par un effet de "saillance", et que cette perception s'inscrive dans un réseau cohérent de *significations sociales* par un effet de "prégnance"»². Ce qui fait que : «la finalité de l'information médiatique étant de rendre compte de ce qui advient dans

¹ "Événement et sens", in *L'événement en perspective*, Raisons Pratiques 2, EHESS, Paris, 1991.

² De Boeck, Bruxelles, (2^e édition), 2011.

l'espace public, l'événement sera sélectionné et construit en fonction de son potentiel d'«actualité», de «socialité» et d'«imprévisibilité».

La remarque que j'ai faite durant la discussion consistait en ceci : le processus d'événementialisation médiatique, ou, dit autrement, le processus de mise en scène médiatique, se fait selon deux formes d'organisation discursive : de *récit*, de *débat*.

La forme *récit* repose sur une organisation descriptive, narrative et explicative : il s'agit de raconter le surgissement de l'événement, sa cause immédiate, ses conséquences possibles en déployant une chaîne de causalités, pour répondre à la double question : qu'est-ce qui s'est passé ? pourquoi ? Cela produit un événement qui veut témoigner d'une certaine factualité (illusion réaliste), mais qui, en même temps, est constitutivement dramatisé visant l'émotion.

La forme *débat* repose sur une organisation de confrontation de paroles, dès lors que se posent des questions relatives à : quelle est la vraie cause (cause occultée/cause réelle), quelles conséquences possibles (les risques dits et non dits). S'instaurent alors diverses formes de débat : controverses scientifiques, controverses sociales, polémiques, etc.

Certains types d'événement-surgissement se prêtent mieux à l'une ou l'autre de ces formes discursives. Par exemple, les catastrophes naturelles (tsunami, séismes, avalanches, éruptions volcaniques), les guerres, les révoltes, les massacres se prêtent mieux —du moins dans un premier temps— à la forme *récit*, d'autant que l'on a du mal à trouver immédiatement les responsabilités humaines. En revanche, certains événements naissent dans l'instant même du débat parce que s'opposent des points de vue et des engagements différents : le mariage homosexuel, l'affaire DSK, la sécurité routière

Mais évidemment, ces deux formes s'alimentent réciproquement : l'impossibilité de donner des explications satisfaisantes, ou la contestation de ces explications, engendrent débats, controverses et polémiques qui relancent les récits des événements. Pour le mariage homosexuel, c'est la controverse sociale qui est événement et non point les marches manifestantes (mise à part la querelle du nombre). Pour Tchernobyl, les Érika, AZF, Tunnel du Mont-Blanc et autres Fukushima (c'est-à-dire là où est en cause la technologie et que donc il peut y avoir cause humaine), c'est le débat sur les responsabilités qui par effet de retour relance les récits.

De même, du côté des conséquences, se produit une lutte entre pouvoirs publics (qui eux-mêmes balancent entre ne pas désespérer la population et la prévenir des risques) et journalistes qui investiguent et cherchent à révéler le caché (supposé ou non) sur la dangerosité, la menace, ou à critiquer la prévention, comme ce fut le cas des pandémies (grippe aviaire, virus H1N1).

Enfin, ce qui était remarquable à constater, en entendant les différents exposés, est que les topiques de la *peur* et de la *menace* constituent les moteurs qui font marcher l'*événementialisation médiatique*, précisément en articulant les traitements par le *récit* et par le *débat*

Patrick Charaudeau
Le 16 février 2013